

ENSEIGNEMENTS TIBETAINS¹

L'accomplissement d'une promesse longtemps ajournée

« Ceux qui sont au sommet d'une montagne peuvent voir tous les hommes ; de même, ceux qui sont intelligents et exempts de chagrin sont capables de monter au-dessus du paradis des Dieux ; et quand, de là, ils ont pu voir l'assujettissement de l'homme à la naissance et à la mort et les chagrins qui l'affligent, ils ouvrent les portes des immortels ».

Extrait du *Tched-du brjod-pai tsoms*, du BKAH-HGYUR

Dans le *Theosophist* de Janvier 1882, nous promettions à nos lecteurs de leur donner l'opinion du vénérable Chohan-Lama (le Chef des Archivistes des bibliothèques renfermant des manuscrits traitant des doctrines ésotériques et appartenant aux Lamas Ta-loï et Tashü-hlumpo Rim-boche du Tibet) sur certaines conclusions auxquelles est arrivé l'auteur de *Buddha and Early Buddhism*. Grâce à la fraternelle complaisance d'un disciple du savant Chohan dont nul au Tibet ne surpasse la profonde érudition dans la science du Bouddhisme ésotérique et exotérique, nous sommes à même de pouvoir présenter quelques-unes des doctrines qui ont une portée directe sur ces conclusions. Nous sommes fermement convaincus que les lettres du savant Chohan et les notes qui les accompagnent ne

¹ Article d'H.P. Blavatsky publié en anglais dans *Lucifer* de septembre et octobre 1894 (N.d.T.).

pouvaient arriver à un moment plus opportun. En plus des idées fausses, aussi nombreuses que diverses, qui circulent sur nos doctrines, nous avons été plus d'une fois pris sévèrement à partie par des Spiritistes des plus intelligents, pour les avoir soi-disant induits en erreur sur l'attitude et la croyance véritables des Hindous et des Bouddhistes au sujet des « esprits des défunts ». En effet, selon certains Spiritistes « la croyance bouddhiste est imprégnée du caractère distinctif et particulier du Spiritisme moderne : la présence des esprits des trépassés et leur rôle de protecteurs ». Les Théosophes se sont rendus coupables d'avoir dénaturé cette croyance. Ils ont eu l'effronterie, par exemple, de soutenir que cette « croyance dans l'intervention des esprits humains des disparus » était anathème en Orient, alors que ce serait « en réalité un principe essentiel du Bouddhisme ».

Ce que tout Hindou, quelle que soit sa caste et quelle que soit son éducation, pense de « l'intervention des esprits des défunts » est si bien connu de toute l'Inde, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, que ce serait une perte de temps de répéter ce récit maintes fois redit. Il existe une minorité de convertis au Spiritisme moderne, tel que Babu Peary Chand Mitra dont la grande pureté de vie personnelle rendrait de tels rapports inoffensifs pour lui, même s'il n'était pas indifférent aux phénomènes physiques et ne s'en tenait pas simplement au côté spirituel et subjectif de telles relations. Mais, en dehors de cette minorité, nous réaffirmons carrément ce que nous avons toujours soutenu, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un Hindou qui ne répugne à l'idée même de la réapparition d'un « esprit » de trépassé, qu'il considèrera toujours comme impur ; en tenant compte de ces exceptions et sauf dans les cas de suicide ou de mort par accident, aucun Hindou ne croit à la possibilité du

retour d'un esprit sur terre, à moins qu'il ne s'agisse d'un esprit malfaisant. Par conséquent, laissant les Hindous hors de question, nous allons donner sur ce sujet les idées des Bouddhistes du Nord, en espérant y ajouter, en temps voulu, celles des Bouddhistes du Sud. Quand nous disons « Bouddhistes », nous ne tenons pas compte des innombrables sectes hérétiques qui fourmillent au Japon ou en Chine et qui ont perdu tout droit à cette appellation. Nous n'avons rien à voir avec elles. Nous ne pensons qu'aux Bouddhistes des Églises du Nord et du Sud – ce que nous pourrions dénommer les Catholiques Romains et les Protestants du Bouddhisme.

Le sujet traité par notre érudit correspondant Tibétain, est basé sur quelques questions précises que nous lui avons présentées en le priant humblement d'y répondre, et sur les paragraphes suivants extraits de *Buddha and Early Buddhism* : Je me suis étendu assez longuement sur la question du surnaturel parce qu'elle est de la plus grande importance pour notre sujet. De toute évidence le Bouddhisme se présentait comme un système très élaboré, destiné à neutraliser l'action des esprits malfaisants avec l'aide des bons esprits opérant, au maximum de leur capacité, par l'intermédiaire du cadavre ou d'une partie du cadavre du principal esprit-guide. Le temple, les rites, la liturgie bouddhiste, tout semble être basé sur cette seule idée : la nécessité de disposer d'un corps mort, soit en entier, soit partiellement. Quels étaient ces esprits qui prêtaient leur concours ? Tout Bouddhiste, ancien ou moderne, aurait admis ou admettrait immédiatement qu'un esprit n'ayant pas encore atteint Bodhi, ou l'éveil spirituel, ne peut être un bon esprit. Il ne peut rien faire de bien ; et même, bien plus, il doit faire le mal.

« Le Bouddhisme du Nord répond que les bons esprits sont les Bouddhas, les prophètes morts. Ils viennent de certains « champs des Bouddhas » pour entrer en relation avec la terre ».

Notre savant ami Tibétain écrit :

« Laissez-moi tout de suite vous dire que les moines et les laïcs occidentaux donnent une vue des plus ridiculement absurdes de la Loi de la Foi, les croyances populaires du Tibet. Le Capucin Della Penna, dans sa description de la fraternité des « Byang-tsiub » est tout simplement absurde. Prenant dans le Bkah-hgyur, et dans d'autres livres des lois tibétaines, quelques descriptions littérales, il les embellit par sa propre interprétation. Il parle ainsi des mondes légendaires des « esprits » où vivent « les Lha qui sont semblables à des dieux », il ajoute que les Tibétains s'imaginent que « ces endroits sont dans l'air au-dessus d'une grande montagne, haute d'environ cent soixante mille lieues et mesurant trente-deux mille lieues de pourtour et composée de quatre parties : une de cristal à l'Est, une de rubis à l'Ouest, une d'or au Nord, et la quatrième d'une pierre précieuse verte — le lapis-lazuli — au Sud. Dans ces régions de béatitude, les « Lha » demeurent aussi longtemps qu'ils le désirent, puis ils passent dans le paradis d'autres mondes ».

« Cette description ressemble beaucoup plus — si mes souvenirs de l'époque où j'allais à l'école des missionnaires de Lahoula ne me trompent — à la « nouvelle Jérusalem envoyée du ciel par Dieu » dans la vision de Saint Jean — cette cité qui mesurait « douze mille stades », dont les murs étaient de « jaspe », les bâtiments d' « or pur », les soubassements des murs « revêtus de toute sorte de pierres précieuses », et dont

« les douze portes étaient douze perles » — qu'à la cité de Jang-Chhub, telle qu'elle est décrite dans le Bkah-hgyur, ou dans l'idée des Tibétains. En premier lieu, le canon sacré des Tibétains, — le Bkah-hgyur et le Bstan-hgyur — comprend mille sept cent sept ouvrages distincts, soit mille quatre-vingt-trois ouvrages publics, et six cent vingt-quatre volumes secrets, le premier étant composé de trois cent cinquante, et le second de soixante-dix-sept in-folios ».

« Si, même par hasard, le public pouvait les voir, je puis assurer aux Théosophes que le contenu de ces volumes ne serait jamais compris par celui qui n'a pas reçu la clef de leur caractère particulier et de leur signification cachée ».

« Dans notre système, toute description de lieux est symbolisme ; chaque nom et chaque mot sont voilés à dessein ; et, un étudiant, avant de recevoir de nouvelles instructions, doit étudier la méthode permettant de déchiffrer, puis de comprendre et d'apprendre les termes ou synonymes secrets équivalents, presque à chaque mot de notre langue religieuse. Le système hiératique égyptien est un jeu d'enfant, comparé au déchiffrement de nos énigmes sacrées. Même dans les volumes auxquels les masses ont accès, chaque phrase a un double sens, l'un destiné aux profanes, l'autre à ceux qui ont reçu la clef des documents ».

« Si les efforts d'hommes aussi bien intentionnés, aussi studieux et consciencieux que les auteurs de *Buddhist Records of the Western World* et *Buddha and Early Buddhism* — dont les hypothèses poétiques peuvent être démolies et contredites une à une, avec la plus grande facilité — n'ont donné aucun résultat, alors vraiment, les tentatives des prédécesseurs et

successeurs des Abbés Huc, Gabet et autres, doivent aboutir à un triste échec, puisque les premiers ne visaient pas un but précis en dénaturant les enseignements glorieux et incomparables de notre maître béni, Shakya Thub-pa, alors que les derniers l'ont fait à dessein.

« Dans le *Theosophist* d'octobre 1881, un correspondant informe le lecteur, d'une manière correcte, que Gautama le Bouddha, le sage, « insistait pour que l'initiation soit accessible à tous ceux qui remplissaient les conditions ». Ceci est exact: tel fut le plan original mis en pratique pendant un certain temps par le grand Sanggyas, et avant qu'il fut devenu le Sage Parfait. Mais trois ou quatre siècles après l'abandon de son enveloppe terrestre, quand Asoka, le grand protecteur de notre religion, eut quitté le monde, les Arhats initiés durent quitter un à un le pays et chercher la sécurité de l'autre côté de l'Himalaya, par suite de l'opposition secrète, mais tenace, dont les Brâhmanes faisaient preuve envers leur système. Ainsi, quoique le Bouddhisme populaire ne se soit pas répandu au Tibet avant le septième siècle, les initiés Bouddhistes des mystères et du système ésotérique des Aryens Deux-fois-nés quittèrent leur mère patrie, l'Inde, et cherchèrent refuge auprès des ascètes pré-bouddhistes, ceux qui possédaient la Bonne Doctrine, même avant le temps de Shâkya-Muni. Ces ascètes avaient vécu au-delà des chaînes himalayennes depuis des temps immémoriaux. Ce sont les successeurs directs de ces sages aryens qui avaient préféré demeurer dans leurs retraites inaccessibles et inconnues au lieu d'accompagner leurs frères Brâhmanes lors de l'émigration préhistorique qui partit du Lac Mânasasarovara et traversa la chaîne Neigeuse pour aboutir dans les plaines chaudes des Sept Fleuves. Rien d'étonnant, en vérité, à ce que cette doctrine ésotérique aryenne et nos propres doctrines Arahats apparaissent

presque identiques. La vérité, comme le soleil qui luit sur nos têtes, est une ; mais il semble que ce truisme éternel doive être constamment répété pour que les peuples sombres de peau aussi bien que les races blanches s'en souviennent. Mais pour conserver cette vérité pure et vierge de toute exagération humaine, ses propres fidèles cherchant parfois à l'adapter, à la pervertir et à défigurer son beau visage pour leurs propres fins égoïstes — il faut qu'elle soit cachée aux yeux des profanes. Depuis le temps des tout premiers mystères universels, jusqu'à l'époque de notre grand Shâkya Tathagata Bouddha, qui résuma et interpréta le système pour le salut de tous, la Voix Divine du Soi, connue sous le nom de Kwan-yin, ne se fit entendre que dans la solitude sacrée des mystères préparatoires ».

« Notre illustre Tsong-Kha-pa, en terminant son cinquième Dam-ngag, nous rappelle « que toute vérité sacrée, que les ignorants sont incapables de comprendre sous son vrai jour, devrait être dissimulée dans un triple écrin, pour qu'elle s'y cache comme la tortue cache sa tête sous sa carapace ; et qu'elle ne devrait montrer son visage qu'à ceux qui désirent obtenir l'état d' « Anuttara Samyak Sambodhi » — le cœur le plus miséricordieux et le plus illuminé ».

« Il y a donc une double signification, même dans le canon révélé au peuple et, tout récemment, aux érudits occidentaux. Je vais essayer maintenant de corriger les erreurs — trop intentionnelles, je regrette de devoir le dire, en ce qui concerne les auteurs jésuites. Ce qu'on appelle les Écritures chinoises tibétaines, les ouvrages classiques de Chine et du Japon — certains écrits par nos spécialistes les plus érudits dont beaucoup n'étant pas initiés, bien que sincères et pieux — commentèrent ce qu'ils n'avaient jamais exactement compris, —

contiennent sans aucun doute une masse de matière mythologique et légendaire plus digne de figurer dans une littérature populaire pour enfants que dans un exposé de la Religion-Sagesse, telle que la prêcha le Sauveur du monde. Mais aucun de ces textes ne se trouve dans le canon ; et quoiqu'ils soient conservés dans la plupart des bibliothèques des Lamaseries, seuls les crédules et les dévots dont la simplicité leur barre à jamais l'accès au seuil de la réalité, les lisent et y croient implicitement. A cette classe appartiennent *The Buddhist Cosmos*, écrit par le Bonze Jinch'an de Pékin ; le *Sing-Tao-Ki* ou « Les Récits de l'Illumination de Tathâgata par Wang-Puh, au septième siècle; le *Hi-shaïc-Sûtra*, ou le « Livre de la Création », divers livres sur le ciel et l'enfer, etc..., fictions poétiques groupées autour d'un symbolisme construit après coup ».

« Mais les récits dont notre auteur scolastique, le moine Della Penna, tire ses citations, ou dirais-je plutôt, ses fausses citations, ne contiennent aucune fiction, mais de simples informations destinées aux générations futures, qui, à cette époque, auront peut-être obtenu la clef leur permettant de les lire correctement. Les « Lha » dont parle Della Penna, uniquement dans le but de se railler de la fable, ceux qui « ont obtenu l'état de saints en ce monde » étaient simplement les Arhats initiés, les adeptes de rangs nombreux et divers, connus généralement sous le nom de Bhanté, ou Frères. Dans le livre connu sous le titre *d'Avatamsaka Sûtra*, dans la section concernant le Suprême Atman — le Soi — tel qu'il se manifeste dans la personne des Arhats et des Pratyeka Bouddhas, il est dit que « du fait que, dès le début, toutes les créatures sensibles ont confondu la vérité, et embrassé l'erreur, une connaissance cachée appelée Alaya Vijnâna, est née ». « Qui est en

possession de la vraie connaissance cachée ? » « Les grands instructeurs de la Montagne Neigeuse » répond le *Livre de la Loi*. La Montagne Neigeuse est la « montagne haute de cent soixante mille lieues ». Voyons ce que cela signifie. Si on laisse simplement de côté les trois derniers chiffres, nous avons cent soixante lieues ; une lieue Tibétaine vaut à peu près cinq milles ; ceci nous donne sept cent quatre-vingt milles à partir d'un certain endroit sacré, en suivant une route donnée vers l'Ouest. Ceci devient aussi clair que possible, même dans la description ultérieure de Della Penna, pour celui qui a ne fût-ce qu'un aperçu de la vérité. « Selon leur loi », dit le moine, « à l'Ouest de ce monde se trouve un monde éternel, un paradis, et là, réside un saint appelé Ho-pahme, ce qui signifie « Saint de Splendeur et Lumière Infinie ». Ce Saint possède de nombreux « pouvoirs » distincts qui sont nommés « chang-chub », ce qui — ajoute-t-il dans une note au bas de la page — veut dire « les esprits de ceux qui, par suite de leur perfection, ne se soucient pas de devenir des saints, et préparent et instruisent les corps des Lamas réincarnés, afin qu'ils puissent aider les vivants ».

« Ceci prouve que ces « chang-chubs » supposés morts sont des Bodhisatwas ou Bhanté vivants, connus sous différents noms parmi les Tibétains, entre autres sous celui de Lha ou « esprits », puisqu'ils sont présumés avoir une existence plus spirituelle que charnelle. A leur mort, ils renoncent souvent au Nirvâna — la béatitude du repos éternel, ou l'oubli de la personnalité — afin de rester dans leur soi astral spiritualisé, pour le bien de leurs disciples et de l'humanité en général ».

« Pour quelques Théosophes du moins, mes paroles doivent avoir une signification claire, bien que certains ne manqueront pas de rejeter l'explication. Pourtant, nous maintenons qu'il n'est

pas possible qu'un « soi » entièrement pur subsiste dans l'atmosphère terrestre après sa libération du corps physique, dans sa propre personnalité qui lui servait de véhicule sur terre. Il n'y a que trois exceptions à cette règle :

« Le motif sacré qui pousse un Bodhisatwa, un Sravaka, ou Rahat, à amener ceux qui restent derrière lui, les vivants, à goûter la même béatitude que lui ; dans ce cas, il n'avance pas, dans le but de les instruire par les plans intérieurs ou extérieurs ; en second lieu, ceux qui, aussi purs, innocents, et relativement exempts de péché qu'ils aient pu être durant leurs vies, ont été si occupés par une idée particulière se rattachant à l'une des mâyas humaines, qu'ils meurent, plongés dans cette pensée qui les absorbe entièrement ; et, en troisième lieu, nous avons des personnes en qui un amour intense et sacré, comme celui d'une mère pour ses enfants-orphelins, crée ou génère une volonté indomptable nourrie de cet amour sans bornes, qui les fait s'attarder parmi les vivants, dans leur soi intérieur ».

« Les périodes accordées à ces cas exceptionnels sont variables. Dans le premier cas, le Bodhisatwa n'a pas de limite fixée, par suite de la connaissance qu'il a acquise dans son état d'Anuttara Samyak Sambodhi — le coeur suprêmement saint et éclairé. Habitué à rester des heures et des jours dans sa forme astrale pendant la vie, il a le pouvoir, après la mort, de créer autour de lui ses propres conditions, capables d'enrayer la tendance naturelle des autres principes à rejoindre leurs éléments respectifs, et il peut descendre et même rester sur terre pendant des siècles et des millénaires. Dans le second cas, la période durera jusqu'à ce que l'attraction magnétique toute-puissante du sujet de la pensée — intensément concentrée au moment de la mort — s'affaiblisse et disparaisse graduellement.

Dans le troisième cas, l'attraction est brisée soit par la mort des êtres aimés, soit par leur indignité morale. Dans aucun des deux derniers cas, elle ne peut se prolonger plus de la durée d'une vie ».

« Dans tous les autres cas d'apparitions ou de communications par un moyen quelconque, l'« esprit » n'est jamais qu'un méchant « bhuta » ou « ro-lang », tout au plus — la coque sans âme d'un « élémentaire ». On rejette la « Bonne Doctrine » en s'appuyant sur l'accusation gratuite que les « adeptes » prétendent avoir seuls le privilège de l'immortalité. Jamais aucun adepte ou initié d'Orient n'a avancé une telle prétention. Il est très vrai que nos Maîtres enseignent « que l'immortalité est conditionnelle », et que les chances d'un adepte versé dans l'Alaya Vijnâna — l'apogée de la sagesse, — sont dix fois plus grandes que celles d'un homme qui, ignorant les potentialités centrées dans son Soi, les laisse subsister à l'état latent sans les éveiller, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour le faire dans cette vie. Mais l'adepte ne sait rien de plus sur terre, et ses pouvoirs ne sont pas plus grands ici-bas que ne le seront la connaissance et les pouvoirs de l'homme bon moyen, quand celui-ci atteindra son cinquième et surtout son sixième cycle, ou ronde. Notre humanité actuelle est encore dans la quatrième des sept grandes rondes cycliques. L'humanité est un enfant à peine sorti des langes, et le plus haut adepte de l'âge actuel sait moins de choses qu'il n'en connaîtra, en tant qu'enfant, dans la septième ronde. Et comme l'humanité est collectivement un jeune enfant, de même aussi l'homme en est un dans son développement individuel actuel. Et puisqu'on ne peut espérer qu'un jeune enfant, aussi précoce soit-il, se rappelle son existence jour après jour depuis l'heure de sa naissance ainsi que les diverses expériences qu'elle comporte, et les vêtements

divers qu'on lui a fait porter chaque jour, ainsi, aucun « soi » n'a jamais pu se rappeler les vies différentes et variées qu'il a vécues, à moins qu'il ne s'agisse d'un adepte ayant atteint Samma-Sambouddha, c'est-à-dire un état dans lequel un illuminé voit toute la longue série de ses vies passées à travers toutes ses naissances antérieures dans d'autres mondes. Mais ce moment doit arriver un jour. A moins qu'un homme ne soit un sensuel endurci, qui s'est condamné par-là à une annihilation complète après l'une de ses coupables vies, un jour viendra où ayant atteint l'état de liberté absolue hors de tout péché ou désir, il verra et se rappellera toutes ses vies passées aussi aisément qu'un homme de notre époque regarde en arrière, et passe en revue, un à un, chaque jour de son existence ».

Nous pouvons ajouter un ou deux mots d'explication au sujet d'un passage antérieur faisant allusion à Kwan-yin. Ce pouvoir divin fut finalement anthropomorphisé par les ritualistes Bouddhistes chinois, en une déité distincte androgyne, possédant mille mains et mille yeux, et s'appelant Kwan-shai-yin Bodhisatwa, la Voix-Déité, mais en réalité signifiant la voix de la conscience divine latente et toujours présente dans l'homme ; la voix de son vrai Soi qu'il ne lui est possible d'évoquer et d'entendre pleinement que grâce à une grande pureté morale. C'est pourquoi Kwan-yin est, dit-on, le fils d'Amitabha Bouddha qui engendra ce Sauveur, le compatissant Bodhisatwa, la « Voix » ou le « Verbe » universellement diffusé, le « Son » qui est éternel. Il possède le même sens mystique que le Vâch des Brâhmanes. Tandis que les Brâhmanes maintiennent l'éternité des Védas par suite de l'éternité du « son », les Bouddhistes prétendent, par déduction, qu'Amitabha est éternel, puisqu'il fut le premier à prouver l'éternité du Soi-né Kwan-yin. Kwan-yin est le Vâchîshvara ou

la Déité du Verbe des Brâhmanes. Tous deux proviennent de la même origine que le Logos des Grecs néo-platoniciens, la « déité manifestée » et sa « voix » se trouvent dans le Soi de l'homme, sa conscience ; le Soi étant le Père invisible, et la « voix du Soi » le Fils ; et chacun étant le relatif et le corrélatif de l'autre, Vâchîshvara et Kwan-yin jouaient et jouent encore un rôle important dans les Rites d'Initiation et les Mystères des doctrines ésotériques Brâhmaniques et Bouddhistes.

Nous pouvons encore signaler que les Bodhisatwas et les Rahats ne doivent pas nécessairement être des adeptes ; encore moins des Brâhmanes, des Bouddhistes, ou même des « Asiatiques », mais simplement des hommes saints et purs de n'importe quelle nation ou foi, ayant consacré toute leur vie à faire du bien à l'humanité.

Doctrines des saints « Lha »

« Les formes, sous lesquelles un être vivant quelconque peut renaître, sont septuples. La classe la plus haute est constituée par les « Lha », les « esprits, les êtres les plus élevés, les dieux » ; ils se rangent après les Bouddhas et habitent les six régions célestes. Deux de ces régions appartiennent à la terre ; mais les quatre autres, qui sont considérées comme des demeures supérieures, se trouvent dans l'atmosphère, bien au-delà de la terre.

« Comme conséquence d'une mort prématurée, le « Bardo » est prolongé. C'est l'état intermédiaire entre la mort et la nouvelle renaissance, qui ne suit pas immédiatement, mais il existe un intervalle qui est plus court pour les bons que pour les méchants ».

(EMILE SCHLAGINTWEIT. « *Buddhism in Tibet* »).

Les notes qui suivent sont la compilation, ou plutôt la traduction, aussi fidèle que le permettent les difficultés idiomatiques, de lettres et de manuscrits tibétains, qui nous furent envoyés en réponse à plusieurs questions concernant les fausses conceptions occidentales sur le Bouddhisme du Nord ou Lamaïsme. Les renseignements proviennent d'un Gelung du Temple Intérieur — un disciple de Bas-pa Dharma, la Doctrine Secrète.

« Des frères qui résident dans le Gya-P-heling (Indes Britanniques) ayant respectueusement attiré l'attention de mon Maître sur certains points, incorrects et susceptibles d'induire en erreur, énoncés sur la Bonne Doctrine de notre Phag-pa Sang-gyas béni — le très Saint Boudha — tels qu'on prétend qu'ils sont appliqués à Bhod-Yul, le Tibet, le vénéré Ngag-pa m'a chargé d'y répondre. Je vais le faire, dans la mesure où nos

règles me permettront de discuter ouvertement un sujet aussi sacré. Je ne puis en faire davantage tant que notre Pban-chhen-rin-po-chhe ne sera pas réincarné dans les pays des P-helings, les étrangers, apparaissant sous la forme du grand Chom-dën-da, le conquérant, pour détruire de sa main puissante les erreurs et l'ignorance des âges, cela ne servira pas à grand-chose — si toutefois cela sert.

Au Tibet, une prophétie bien connue de Tsong-ka-pa dit que la vraie doctrine ne sera maintenue dans sa pureté qu'aussi longtemps que le Tibet sera préservé des incursions des nations occidentales, dont les conceptions grossières sur la vérité fondamentale jetteraient inévitablement la confusion et l'obscurité parmi les fidèles de la Bonne Loi. Mais; quand le monde occidental aura plus de maturité pour la philosophie, se produira l'incarnation de Phan-chhen-rin-po-chhe — le Grand Joyau de Sagesse — un des Teshu Lamas, et la splendeur de la vérité illuminera alors le monde tout entier. Nous avons ici la véritable clef de l'exclusivisme tibétain.

Notre correspondant continue :

« Parmi les nombreuses erreurs soumises à la considération de notre Maître, il m'a autorisé à traiter des suivantes: premièrement, l'erreur généralement courante parmi les Rolang-pa — les spirites — selon laquelle ceux qui suivent la Bonne Doctrine ont des rapports avec les fantômes-Rolang ou apparitions des morts, et les vénèrent; deuxièmement, la croyance que les Bhanté — les Frères — ou « Lha », selon le terme populaire, sont des esprits désincarnés, ou des dieux ».

La première erreur se trouve dans *Buddha and Early Buddhism*, puisque cet ouvrage a fait naître la notion inexacte

que le spiritisme est à la base même du Bouddhisme. La seconde erreur se rencontre dans *The Succinct Abstract of the Great Chaos of Tibetan Laws* par le moine capucin Della Penna, et dans les récits rapportés par ses compagnons dont les calomnies absurdes sur la religion Tibétaine et sur ses lois, écrites au cours du siècle dernier, ont été reproduites dernièrement dans le *Tibet* de Markham.

« Je commencerai par la première erreur », écrit notre correspondant. « Ni les Bouddhistes du Sud, ni ceux du Nord, ni ceux de Ceylan, du Tibet, du Japon ou de Chine, n'acceptent les idées occidentales quant aux capacités et qualités des « âmes nues ».

« En effet, nous désapprouvons absolument et sans restriction tout rapport entretenu dans l'ignorance avec les Rolang. Car, que sont ceux qui reviennent ? Quelle sorte de créatures sont celles qui peuvent communiquer à volonté, objectivement ou par des manifestations physiques ? Ce sont des âmes impures, grossièrement pécheresses, des « a-tsa-ras », des suicidés, des êtres morts prématurément par accident et qui doivent s'attarder dans l'atmosphère terrestre jusqu'à l'expiration complète de la durée naturelle de leur vie.

« Aucune personne de jugement sain, Lama, ou Chhipa, (non Bouddhiste) ; ne se hasardera à défendre la pratique de la nécromancie qui a été condamnée instinctivement par tous les grands Dharmas, (lois ou religions) ; et les rapports avec ces âmes liées à la terre, ainsi que l'emploi de leurs pouvoirs, constituent simplement de la nécromancie.

« Or, les êtres inclus dans les seconde et troisième classes

— les suicidés et les victimes d'accidents — n'ont pas atteint le terme naturel de leur vie ; par conséquent, bien qu'ils ne soient pas nécessairement malfaisants ils restent liés à la terre. L'âme prématurément chassée du corps est dans un état non-naturel, l'impulsion originelle qui a produit l'être et l'a projeté dans la vie terrestre ne s'est pas épuisée. Le cycle obligatoire n'a pas atteint son terme mais doit cependant s'accomplir.

« Pourtant, ces êtres infortunés, victimes volontaires ou involontaires, quoique liés à la terre, ne sont que suspendus, pour ainsi dire, dans la zone d'attraction magnétique de la terre. Ils ne sont pas, comme ceux de la première classe, attirés vers les vivants par une envie sauvage de se nourrir de leur vitalité. Leur seule impulsion — impulsion aveugle, puisqu'ils se trouvent généralement dans un état d'hébétude ou d'étourdissement — les pousse à rentrer dans le tourbillon des renaissances le plus tôt possible. Leur état est ce que nous appelons un faux Bar-do, (période entre deux incarnations). Selon le Karma de l'être qui est affecté par son âge et les mérites de sa dernière naissance cet intervalle sera plus ou moins long.

« Seule une attraction irrésistiblement intense, tel un saint amour pour un être cher en grand péril, peut les ramener, avec leur consentement, vers les vivants ; mais le pouvoir mesmérique d'un Ba-po, un nécromancien, — le mot est employé à dessein, puisque le charme nécromantique est Dzu-tul, ou ce que vous appelez l'attraction mesmérique — peut les obliger à venir en notre présence. Cette évocation, toutefois, est totalement condamnée par ceux qui suivent la Bonne Doctrine ; car l'âme évoquée de la sorte souffre énormément, même si ce n'est pas elle-même, mais simplement son image qu'on lui a

arrachée ou dont on l'a dépouillée qui se présente sous forme d'apparition ; par suite de sa séparation prématurée et violente du corps, le « jang-khog », l'âme animale, est encore lourdement chargée de particules matérielles car il n'y a pas eu de désintégration naturelle entre les molécules subtiles et les plus grossières ; le nécromancien, en forçant artificiellement cette séparation, fait endurer à l'âme une souffrance semblable, pourrions-nous presque dire, à celle que nous éprouverions si on nous écorchait vif.

« Ainsi, l'évocation de la première classe, celle des âmes grossièrement pécheresses, est dangereuse pour les vivants ; forcer l'apparition des seconde et troisième classes est une chose cruelle, au-delà de toute expression, vis-à-vis des morts.

« Pour une personne mourant de mort naturelle, les conditions sont totalement différentes ; l'âme est presque hors de l'atteinte du nécromancien, et lorsqu'elle est très pure, elle l'est entièrement ; et par conséquent, elle est hors d'atteinte d'un cercle d'évocateurs ou de spirites, qui, à leur insu, pratiquent un véritable Sang-nyag, ou incantation magnétique de nécromancien. Selon le Karma de la naissance antérieure, la période intermédiaire d'état latent, passée généralement dans une sorte de torpeur, durera de quelques minutes à quelques semaines environ, ou peut-être quelques mois. Pendant ce temps, le « jang-khog », ou âme animale, se prépare dans un calme solennel à se transférer soit dans une sphère supérieure si elle a atteint sa septième évolution locale humaine, soit dans une réincarnation plus haute, si elle n'a pas encore parcouru la dernière ronde locale.

« En tout cas, elle n'a ni la volonté ni le pouvoir, à ce

moment-là, d'accorder une pensée aux vivants. Mais lorsque cette période latente est passée, et que le nouveau soi entre en pleine conscience dans la région bénie du Dévachan, quand tous les brouillards terrestres sont dispersés et que les scènes et les relations de sa vie écoulée repassent clairement devant sa vision spirituelle, il se peut alors, comme cela se produit parfois, que l'âme, en considérant tout ce qu'elle aimait et tout ce qui l'aimait sur terre, attire à elle, par la seule attraction de l'amour et afin qu'ils communient avec elle, les esprits des vivants qui, lorsqu'ils reviennent à leur état normal, s'imaginent que l'âme est descendue jusqu'à eux.

« Ainsi donc, nous différons radicalement des Ro-lang-pa occidentaux (et des spirites) sur l'interprétation des visions et des communications obtenues dans leurs cercles, et par leur nécromancie inconsciente. Nous disons qu'il ne s'agit que des résidus physiques, ou des restes privés d'esprit, de l'être défunt ; ce qui a été exsudé, rejeté et abandonné quand ses particules plus subtiles pénétraient dans le grand Au-delà.

« Dans ces restes subsistent quelques fragments de mémoire et d'intelligence. Sans aucun doute, ils firent autrefois partie de l'être et, comme tels, présentent très peu d'intérêt ; mais ce n'est pas l'être vrai et réel. Formés de matière, si éthérée soit-elle, ils doivent tôt ou tard être entraînés dans des tourbillons où existent les conditions nécessaires à leur désintégration atomique.

« Les autres principes quittent tous ensemble le corps mort. Quelques heures après, le second principe, le principe de vie est complètement éteint et se sépare à la fois des enveloppes humaine et éthérique. Le troisième principe, le double vital, se

dissipe enfin quand les dernières particules du corps sont désagrégées. Il reste encore les quatrième, cinquième, sixième et septième principes : le corps de la volonté, l'âme humaine, l'âme spirituelle et l'esprit pur qui est une facette de l'Éternel. Les deux derniers, joints au soi personnel ou séparés de lui, forment l'individualité éternelle et ne peuvent périr. Ce qui reste, le soi astral et ce qui pouvait subsister de volonté, avant la dissolution du corps physique, entre dans un état de gestation.

« Ainsi, pour agir consciemment dans cet état, il faut les qualités d'un adepte, ou bien un amour intense, immortel, ardent et saint pour un être que le décédé laisse après lui sur terre, car autrement, l'égo astral devient un « bhûta », (« ro-lang » en Tibétain) ou va poursuivre ses transmigrations dans des sphères supérieures.

« Dans le premier cas, le Lha, ou « esprit-homme », peut séjourner parmi les vivants durant un temps indéfini, selon son désir ; dans le second cas, le soi-disant « esprit » ne s'attardera que pendant une courte période avant son transfert final, le corps des désirs étant maintenu en cohésion proportionnellement à l'intensité de l'amour ressenti par l'âme et à son refus de quitter ceux qu'elle aime.

« Au premier relâchement de la volonté, ce corps des désirs se disperse, et le soi spirituel, perdant momentanément sa personnalité et le souvenir qu'il pourrait en avoir gardé, s'élève vers les régions supérieures. Tel est l'enseignement. Nul ne peut adombrer les mortels si ce n'est les élus, les « Parfaits », les « Byang-tsiub » ou les « Bodhisatwas », ceux qui ont pénétré le grand secret de la vie et de la mort, car ils sont capables de prolonger à volonté leur séjour, sur terre après la « mort ».

Traduit en langage ordinaire, cet adombrement est rendu par l'expression « naître et renaître maintes fois » pour le bien de l'humanité ».

Les spirites seraient plus près de la vérité qu'ils ne le sont actuellement, si, au lieu de conférer à tout fantôme s'appelant « Jean » ou « Pierre » le pouvoir de « contrôler » et de « guider » les êtres vivants, ils limitaient la faculté d'animer et d'inspirer quelques rares élus, hommes ou femmes, à ces seuls Bodhisatwas ou saints initiés, qu'ils soient nés Bouddhistes ou Chrétiens, Brahmanes ou Musulmans, et dans des cas très exceptionnels, à de saints personnages qui ont un dessein, une mission vraiment bienfaisante à accomplir après leur mort.

Attribuer, comme ils le font maintenant, ce privilège sacré à chaque « élémentaire » et « élémental » paradant sous un déguisement d'emprunt, et jouant les apparitions simplement pour pouvoir dire: « comment va, M. Snooks ? », boire du thé et manger des toasts, est un sacrilège et un triste spectacle pour celui qui a quelque intuition du caractère éminemment sacré du mystère du transfert physique, sans parler de l'enseignement des adeptes.

« Plus loin, Della Penna écrit :

« Ces chang-chüb, les disciples de ce grand saint, ne sont pas encore devenus des saints, mais ils possèdent, au plus haut degré, cinq vertus : la charité, à la fois temporelle et spirituelle, l'observance parfaite de la loi, une grande patience, une grande application à œuvrer pour la perfection, et la plus sublime contemplation ».

Nous aimerions savoir comment ils pourraient avoir toutes

ces qualités, surtout la dernière — l'extase — s'ils étaient morts dans leur corps physique !

« Ces chang-chüb ont terminé leur cycle, et sont exempts de nouvelles transmigrations ; ils passent du corps d'un Lama à celui d'un autre ; mais le Lama (c'est-à-dire le Dalaï-Lama) est toujours animé par l'âme du même chang-chüb, quoiqu'il puisse être dans d'autres corps pour enseigner la Loi aux vivants pour leur plus grand bien ; c'est pourquoi ils se refusent à devenir des saints, car ils ne pourraient plus instruire les humains. Mais inspirés par la compassion et la pitié, ils souhaitent rester à l'état de chang-chüb, pour enseigner la Loi aux vivants, afin de leur permettre d'achever rapidement le cycle laborieux de leurs transmigrations. En outre, si ces chang-chüb le désirent, ils ont la liberté d'effectuer des transmigrations dans ce monde ou dans d'autres ; et en même temps, ils peuvent, dans le même but, transmigrationner dans d'autres endroits ».

« Du point de vue intérieur, cette description assez confuse suggère deux faits : primo, que les Bouddhistes Tibétains — nous parlons ici de la classe cultivée — ne croient pas au retour des esprits des défunts, puisque, à moins qu'une âme se soit assez purifiée sur terre pour se créer un état de Bodhisat — le plus haut degré de perfection avant celui de Bouddha — les saints eux-mêmes, au sens ordinaire du terme, ne peuvent pas instruire ou contrôler les vivants après leur mort; secundo, que, tout en rejetant comme ils le font les théories de création, de Dieu, d'âme — au sens chrétien et spirite — d'une vie future pour la personnalité du défunt, ils accordent cependant à l'homme une telle potentialité de volonté, qu'il ne tient qu'à lui de devenir un Bodhisatwa et d'acquérir le pouvoir de diriger ses existences futures, dans une forme physique ou semi-matérielle.

« Les Lamaïstes croient à l'indestructibilité de la matière, en tant qu'élément. Ils rejettent l'immortalité et même la survivance du soi *personnel*, et enseignent que seul peut survivre le soi *individuel* — c'est-à-dire l'agrégat collectif des multiples sois personnels qui furent représentés par cette Unité au cours de la longue suite d'existences variées. Ce soi peut même devenir éternel — le mot éternité n'embrassant pour eux que la période d'un grand cycle, — éternel dans son individualité intégrale, mais ceci ne peut être accompli qu'en devenant un Dhyan-Chohan, un « Bouddha céleste », ou ce que les Cabalistes chrétiens pourraient appeler un « esprit planétaire » ou l'un des Elohim ; une partie du « tout conscient » composé des intelligences agglomérées dans leur collectivité universelle, tandis que le Nirvâna est le « tout inconscient ». Celui qui devient un Tong-pa-nyi, c'est-à-dire celui qui est complètement libéré du désir de vivre personnellement, ce qui est la plus haute condition d'un saint, existe dans la non-existence, et ne peut plus aider les mortels. Il est en « Nipang », car il a atteint la fin de « Thar-lam », le sentier de la délivrance ou de la libération des transmigrations. Il ne peut accomplir Tul-pa, l'incarnation volontaire, soit temporaire, soit pour une vie, dans le corps d'un être humain vivant ; car il est un « Dang-ma », une âme totalement purifiée. Dès lors, il est à l'abri du danger de « DaI-jor », la renaissance humaine ; car il a réussi à passer au-delà des sept formes d'existence sujettes à la transmigration, six seulement étant révélées aux non-initiés. « Il regarde avec indifférence dans chaque sphère de transmigration ascendante embrassant toute la période de temps incluant les périodes plus courtes d'existences personnelles », dit le Livre de Khiu-ti.

« Mais comme « il y a plus de courage à accepter l'existence que la non-existence, la vie que la mort », certains parmi les

Bodhisatwas et les Lha — « aussi rares que la fleur de l'udambara » — renoncent volontairement à la bénédiction qu'est la réalisation de la liberté parfaite, et restent dans leur soi personnel, sous une forme visible ou invisible à la vue des mortels pour enseigner et aider leurs frères plus faibles.

« Certains d'entre eux prolongent leur vie sur terre, mais jamais au-delà d'une limite naturelle ; d'autres deviennent des « Dhyan-Chohans », une classe d'esprits planétaires ou de « dévas », qui, en devenant pour ainsi dire les anges gardiens des hommes, constituent la seule classe de la hiérarchie septénaire des esprits de notre système qui conservent leur personnalité. Ces saints Lha, au lieu de récolter les fruits de leurs actes, se sacrifient dans le monde invisible, comme le fit le seigneur Sang-gyas — Bouddha — sur notre terre, et restent en Dévachan — le monde de félicité le plus proche de la terre ».

H.P. Blavatsky